

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 29 NOVEMBRE 1884.

No. 49

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEUR, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

LE RETADATAIRE.

*Fraternellement dédié à l'impérissable bataillon
des abonnés retardataires.*

Mon pauvre nom est Jean. Je naquis au village,
Par un jour sans soleil, à la saison des glands ;
J'étais le fruit tardif de vingt ans de ménage ;
Ma mère, à mon baptême, avait bien cinquante ans.
Je fus le nourrisson d'une vieille mégère,
Qui s'était mariée au dernier mardi-gras ;
J'allais avoir quatre ans, et je ne marchais pas :
Ah ! oui, c'est sûr, je fus créé retardataire.

Quand j'eus atteint sept ans, on me mit à l'école ;
Je bégayais alors quelques mots de patois ;
Il me fallut trois ans, pour saisir du symbole
Et du docte abécé les immuables lois.
On me chassait pourtant matin, de chez mon père,
Afin de balancer les retards du chemin ;
Mais, quand j'entrais en classe, on en sonnait la fin :
C'est sûr, Dieu, de tout temps, me fit retardataire.

Et puis, quand le dimanche on allait à la messe,
Je partais à l'aurore, aussi vif qu'un saumon ;
Mais j'avais beau trotter et jouer de prestesse,
Je n'attrapais toujours que la fin du sermon.
Le catéchisme vint : mais sa morale austère,
Forçant, il faut le croire, un peu fort ma raison ;
Le curé me dit : " Jean, à plus tard mon grison ?"
Ah ! oui, Dieu, de tout temps, me fit retardataire.

Depuis dix ans les chars traversaient nos parages ;
Je n'avais jamais pu mettre le pied dans leurs flancs,
Pour la ville, un matin, je boucle mes bagages,
J'entre à la gare, et là, je m'assieds et j'attends.
— " Tous les trains sont passés, me dit un militaire ;
J'étais flambé. Grand Dieu ! Fiez-vous, désormais
Au proverbe menteur : " Mieux vaut tard que jamais."
C'est sûr, Dieu, de tout temps, me fit retardataire.

Le temps avait lavé ces malheurs de ma vie,
Quand, un jour, je rencontre une brune aux doux yeux.
J'étais joyeux et gai, c'était à faire envie !
Je fus son courtisan pendant un an ou deux.
Mon amour débordant, et lassé de me taire,
Je résolus, enfin, de demander sa main.
— Trop tard ! Jean, me dit-elle : On m'épouse demain !
Ah ! n'en doutez plus ? Dieu me fit retardataire.

Je me marie enfin : et douze ans de ménage
Étaient déjà passés, depuis ce jour heureux ;
Nous goutions bien la paix d'un amour sans nuage,
Mais quelque chose, hélas ! nous taquinait, tous deux.
Le ciel me refusait les douceurs d'être père ;
Maman disait toujours : — Plus tard, Jean, tu verras ?
Moi, je courbais la tête, et me disais tout bas :
Oui ! c'est plus que sûr, Dieu me fit retardataire.

La vieille avait raison : j'eus un fils magnifique ;
Il fait tout, dans le temps, le fortuné gaillard.
Il me lisait, un soir, d'une voix pathétique,
Qu'au JOURNAL maints payeurs se montraient en retard.
Je me tâte l'oreille ; et comme à l'ordinaire,
J'étais tambour-major de cette troupe-là.
Je le vois, dans sa peau le vieux renard mourra.
Puisque Dieu, de tout temps, me fit retardataire.

Soixante et dix hivers ont passé sur ma tête,
Sans y laisser tomber un de leurs blancs flocons
Ma foi, s'il ne faut pas que mon destin s'arrête
Je suis bien loin de voir le fond de mes flocons.
Et, si comme on le dit, quelquefois sur la terre,
Les défauts vont toujours avec accroissement ;
Il pourrait bien se faire, au dernier Jugement,
Qu'un seul homme y manquât : Jean le Retardataire.

ALFRED MORISSET.

Novembre 1884.

CHRONIQUE.

Il s'est passé à Montréal, la semaine dernière, des événements tragiques qui sont de nature à inspirer des craintes légitimes en même temps que de sérieuses réflexions. La maison qui a été le théâtre du sinistre était déjà reconnue comme un coupe-gorge où buvaient des flâneurs, des désœuvrés, des rôdeurs de nuits, des voleurs et des filles aux tignasses ébouriffées. Il y avait là de nombreuses querelles et parfois on voyait, paraît-il, s'allumer dans l'ombre l'éclair d'acier d'un couteau.

C'était un lieu de démoralisation, une école du crime. Le chef de la bande est tombé sous la balle d'un officier de la paix, qui ne pouvait autrement défendre sa vie menacée et celle de son brave compagnon. Le bandit qu'ils cherchaient pour purger la société était un vrai brigand excessivement dangereux.

Il s'était rendu célèbre par plusieurs vols dans les campagnes, principalement dans les presbytères. C'était un être dangereux qui aurait pu organiser le vol, la rapine et le crime, et établir en permanence ces sectes meurtrières qui infectent les grandes villes. Les cavernes de brigands, les repaires de bandits se sont formés petit à petit et les sicaires ont gravi par degré l'échelle du crime. Sans la vigilance de notre police, nous aurions probablement une de ces écoles où se forment les voleurs et les assassins.

On ne saurait croire toute l'importance qu'il y a d'avoir un corps de police composés d'hommes

braves, dévoués et honnêtes. A New-York, il y a tant d'horreurs, de démoralisation et de crimes, parceque la police est souvent complice avec les voleurs.

Ceux qui ont le devoir de protéger la propriété et la vie des citoyens, laissent commettre le vol et ne font rien pour prévenir le crime. Chaque citoyen doit pourvoir lui-même à sa protection personnelle. Il n'est jamais en sûreté.

Mais pour l'honneur de Montréal, nos limiers de police ont montré une grande habileté à traquer les criminels. Tant qu'ils seront la terreur des bouges, on ne verra pas l'institution du brigandage infester le pays.

Les officiers de la paix jouent un beau rôle dans la société. A la force physique, ils doivent joindre la valeur morale, le courage et la bravoure. Leur vie est continuellement en danger pour préserver celle des citoyens. Leur position est honorable et mérite beaucoup de considération. Ils sont en quelque sorte la personnification de la loi. Le juge condamne le criminel, mais c'est l'officier de police qui le livre à la justice, au péril de ses jours.

* *

On dit qu'il faut se marier pour se faire mépriser. Cet axiome est souvent vrai. Celui ou celle qui se marie est la plupart du temps l'objet de critiques malveillantes.

C'est la même chose un peu partout. Il se passe actuellement dans la haute société de Londres un procès pour libelle qui origine de ces gracieusetés qu'on prodigue aux futurs. Un jeune avocat de Londres appartenant à la première société était fiancé à la fille du baron Coleridge, juge-en-chef d'Angleterre. Avant le mariage le frère de la fiancée apprend que le jeune avocat est un homme compromis et indique d'une famille honorable. Il écrit alors à sa sœur pour l'engager à rompre ce mariage.

La jeune fille ne crut pas d'abord aux accusations portées contre son futur, à qui elle communiqua la lettre que son frère lui avait écrite. Finalement le mariage est rompu. Le jeune avocat poursuit en dommage le frère de la jeune fille. Celui-ci prétend qu'il est capable de prouver au tribunal tout ce qu'il a dit à sa sœur. On dit que des personnages de haut rang seront compromis dans ce procès.

Le jeune avocat qui conduit lui-même sa cause, a dit à l'ouverture de la cour que la fameuse lettre a eu pour effet de faire chasser la jeune fille de la maison paternelle et de la faire rayer comme héritière du testament de son père.

Ce procès scandaleux a causé beaucoup d'émoi dans la haute société anglaise.

* *

En France, on vient de proposer devant les chambres de prélever une taxe sur les célibataires.

Pour décourager d'embrasser un état qui devient de plus en plus populaire—en France—on veut faire payer le droit de rester garçon. On serait porté à croire qu'on assimile le mariage à un impôt, puisque ceux qui sont mariés sont exempts de la taxe. Mais si on impose une taxe sur les vieux garçons, il faudra aussi en imposer une semblable sur les vieilles filles ; car maintenant les femmes —en Europe du moins—veulent être des hommes. Elles deviennent avocats, députés, médecins, que sais-je ? tout excepté femmes. Bref, elles veulent être hommes. Pour le présent, c'est plus particulièrement le métier de carabin d'hôpital qui tente un groupe d'étudiantes. Admises à l'externat, elles aspirent à l'internat.

Vous me direz que, quand on n'a pas de fortune on n'a pas le temps de rêver aux mignardises, et que, devant la loi de l'impitoyable combat pour la vie les deux sexes étant égaux, la femme a bien raison de réclamer l'égalité des armes. Qu'il me soit permis d'objecter à ce raisonnement spécieux, quelques arguments qui ne sont empruntés ni à l'école du bonhomme Chrysale, lequel prétendait que le savoir d'une femme ne doit point se hausser au-dessus de la distinction à faire entre le pourpoint et le haut-de-chausse de son mari, ni à celle de Michelet, le pharmacien extatique et couronné de roses, mais tout simplement aux leçons du sens commun.

* *

La femme, dis-je, ne veut plus être ménagère et jamais cet esprit d'émancipation n'a exercé autant de ravages, n'est monté si haut, n'est descendue si bas, ne s'est étendu si loin que depuis le jour où la femme, sous prétexte de relever sa dignité et de moraliser sa misère, a envahi les professions jusque-là réservées aux hommes, et depuis qu'on lui a barbouillé les lèvres avec le jargon du savoir, dont la moelle lui demeurera toujours inaccessible ? Malgré toute l'intelligence qu'elle a, ce n'est point là sa mission.

La femme, c'est la vierge, l'épouse, la mère. Ne lui cherchez pas d'autres fonctions ici-bas. C'était, sous ces trois formes, jusqu'au jour où l'on a prétendu décréter que la religion était la plus inutile des momeries, l'ange du foyer domestique, le lien des membres de la famille dispersée au dehors par les nécessités du travail, le soldat domestique de la foi contre le doute et la représentation visible et de l'invisible créateur. Par elle, il entrait un peu d'idéal dans les existences les plus courbées sous le joug de l'invincible matière. Être faible et tout-puissant, sa minorité incurable et le besoin qu'elle avait de la tutelle de l'homme créaient à celui-ci des devoirs pleins de compensations. Lui gagnait le pain quotidien, elle le faisait cuire et l'assaisonnait de sa grâce et de sa tendresse. Il était admis qu'elle ne devait pas plus suivre l'homme dans ses études ou dans ses affaires que faire le coup de feu sur les champs de bataille ; son rôle était de l'attendre au logis, d'essuyer son front et de panser ses blessures. Si, au contraire, elle s'en va comme nous dans la mêlée, si elle nous y fait concurrence, qu'a-t-elle besoin de nous et qu'avons-nous besoin d'elle ? Le mariage devient une gêne, les sexes assimilés n'ont plus besoin l'un de l'autre, et le fléau du célibat devient la conséquence fatale de la conquête qu'elle aura faite du domaine autrefois réservé à Lui.

Lorsqu'on voit tout cela on ne s'étonne plus qu'il faille imposer des taxes pour faire marier les garçons. Mais heureusement que cette question de contrainte, au moyen de la taxe, ne s'adresse pas au Canada. Ici on se marie de plein gré. On y met même de la bonne volonté. Est-ce à dire que nos jeunes filles sont plus aimables que celles des autres pays ? Dire oui, ce serait nous vanter et dire non, ce serait peut-être manquer à la vérité. Je

crois qu'il suffit de constater le fait qu'on se marie très jeune au Canada et personne n'a encore songé à introduire le divorce dans nos lois. Et dans le cas où il serait permis, je pense qu'il y a bien peu de maris qui s'en prévaudraient ; c'est un des plus beaux titres de gloire de la femme canadienne.

FERNAND.

La Sainte-Catherine.

C'était mardi dernier le 25 novembre ! La fête des demoiselles !

Quels riants souvenirs apporte cette date dans l'imagination des dames !

On a dix ans de ménage... les soins de la famille... on se trouve aux prises avec les difficultés de la vie.

Les illusions se sont envolées à tire d'aile, comme une nichée d'oiseaux effarouchés...

Les années se sont accumulées... Les cheveux se sont éclaircis... les jours se sont obscurcis...

Un beau soir, en rêvant au coin du feu, la ménagère a jeté, par hasard, les yeux sur le calendrier appendu à côté de la cheminée.

Elle a lu machinalement...

Le 25 novembre ! La Sainte-Catherine !

Il y a une douzaine d'années, à pareil jour, c'était grande fête à la pension...

Quel remue ménage ! On a enlevé les tables et les pupitres. Le piano a été apporté dans la grande classe convertie en salle de bal. On a bu des verres d'eau sucrée et dansé jusqu'à minuit avec les camarades...

Où sont-elles aujourd'hui les petites camarades de ce temps-là ?...

Out-elles réalisé le petit roman intime dont on ébauchait le plan, le soir, au dortoir, en se couchant ?

L'une rêvait un grand brun à moustaches, officier de hussards ou attaché d'ambassade, comte ou marquis pour le moins...

Elle a épousé un gros papa : cheveux rouges, fabricant de produits chimiques ; et elle vit au milieu des barriques d'acide acétique et des tonneaux de vers de gris.

L'autre, qui ne voulait se marier que pour porter des dentelles et danser d'interminables cotillons dans la société élégante, est la femme d'un cultivateur, que ses recherches sur les engrais artificiels absorbent au fond de sa campagne.

Ainsi va la destinée.

Vous demandez blanc ; elle vous donne noir.

Au fantassin elle donne des éperons ; au cavalier une paire de guêtres...

Et tous ces souvenirs vous reviennent à la mémoire en même temps que vous croyez encore entendre le son du piano de la pension qui servait d'orchestre au bal de la Sainte-Catherine.

Coiffer sainte Catherine est une locution populaire très usitée pour dire : rester vieille fille, atteindre l'âge de vingt-cinq ans, selon les uns, de trente, selon les autres.

Cette locution semble avoir plusieurs origines.

C'était autrefois l'usage, dans quelques provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies qui désirait bientôt faire comme elle le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que cet emploi, portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps peu éloigné.

On trouve encore, dans certains villages, plus d'une fille qui, dans sa superstition naïve, prend ses mesures pour attacher la première une épingle au bonnet d'une fiancée.

Or, comme cet usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues et béatifiées

sous le nom de Catherine, puisque, suivant la légende, toutes sont mortes vierges, on a pris l'occasion de dire qu'une vieille fille reste pour *coiffer sainte Catherine*, ce qui signifie qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

Une autre explication de la locution en question est fondée sur l'ancienne coutume de coiffer les statues des saintes dans les églises.

Comme on ne choisissait que des filles pour rendre ce soin à sainte Catherine, la patronne des demoiselles, il fut très naturel de considérer ce ministère comme une espèce de dévolu pour celles qui vieillissaient sans espoir de mariage, après avoir vu toutes leurs compagnes se marier.

On peut choisir entre les deux versions.

Sainte Catherine d'Alexandrie, dont on célèbre la fête le 25 novembre, était une savante qui, par sa dialectique, confondit plusieurs philosophes païens et les convertit au catholicisme.

En la donnant pour patronne aux jeunes filles on a sans doute voulu encourager celles-ci à acquérir une partie de l'instruction et de la science dont la sainte était si amplement pourvue.

Quoi qu'il en soit, nous gageons que ce jour du 25 novembre év. ille des souvenirs... peut-être des regrets... dans le cœur de plus d'une de nos lectrices.

UNE FEMME FIDELE.

La comtesse Mathilde de Savigny était unie au comte Albert de Toulouse. Elle était bien belle, mais son mari était sombre et d'un aspect repoussant. Il savait que sa femme l'avait épousé pour satisfaire à la volonté de son père, et malgré toutes ses protestations, il ne pouvait croire à son amour ; petit-à-petit il fut tourmenté par cette idée qu'elle ne pouvait être que malheureuse avec lui, et finalement il se décida à aller guerroyer, pour s'éloigner d'elle.

Comme il l'avait souhaité et désiré ; il ne perdit pas la vie dans les batailles, mais seulement un œil. Alors il fit savoir à la belle comtesse, qu'étant encore bien plus défiguré qu'auparavant par la perte de son œil, il avait l'intention de se séparer d'elle pour toujours, en partant pour la Terre-Sainte : il ajoutait que si, là, il tombait victime de la guerre, elle en serait instruite par son écuyer, afin que, devenue libre, elle puisse se choisir un brillant époux, digne de vivre à ses côtés.

La comtesse ordonna au messager qui lui avait apporté cette nouvelle d'attendre quelque temps avant de repartir ; elle s'enferma dans ses appartements et personne ne put savoir ce qu'elle y faisait. Plusieurs jours après, elle en sortit, enveloppée d'un voile épais, prête à se mettre en voyage et invita l'écuyer à la conduire auprès de son époux.

Lorsque la douce épouse s'approcha voilée du chevalier en le saluant, celui-ci se trouvait seul dans sa tente, plongé dans de sombres réflexions.

—Laisse-moi, s'écria-t-il d'un air morne ; tu ne me suis que par devoir, tu ne pourras plus jamais m'aimer ! La comtesse abaissa son voile et se précipita aux genoux de son mari. Celui-ci, la regardant, ne vit plus qu'un *seul* de ses beaux yeux bleus ; elle s'était crevé l'autre elle-même.

—A présent nous nous ressemblons, dit-elle, en souriant, et tu ne craindras plus que je sois trop belle pour toi.

Depuis lors le chevalier fut à jamais délivré de ses tourments par l'amour que venait de lui témoigner une épouse si fidèle et si dévouée.

AMOUR ET AUTORITÉ DES PARENTS
ENVERS LEURS ENFANTS.

On accuse souvent l'affection dans la famille de torts qui ne sont pas les siens, parce qu'on appelle de son nom bien des choses qui ne sont pas elle. Lorsqu'au nom de l'affection tant de parents sont faibles, aveugles, inconséquents, c'est qu'alors leur tendresse cesse d'être tendresse pour être aveugle et inconséquente. Ne calomniez donc pas la tendresse en appelant de son nom ces espèces d'attachements malsains, ne l'accusez pas des fautes de ces parents avilis; jamais je ne comprendrai qu'on ne trouve pas tout dans une véritable tendresse, même la force de n'être pas plus tendre qu'il ne faut.

Hé quoi ! si une pâleur subite passe sur le front de votre enfant si un léger frisson de fièvre fait trembler ses membres, votre cœur jette un cri d'alarme, vous prévoyez d'avance la maladie dans l'indisposition, vous courez au remède, fût-il pénible; vous l'imposez, fût-il cruel; et lorsqu'il s'agit de son cœur, de son intelligence, quand quelque défaut, quelque vice peut-être menacera de le perdre, vous n'aurez pas d'yeux pour le voir et d'énergie pour le combattre; je vous le redis, c'est que vous n'aimez pas assez, c'est que vous ne savez pas aimer.

En réalité, pourquoi aime-t-on mal ses enfants ? Pourquoi n'aimer en eux qu'une seule partie d'eux-mêmes, ou qu'un seul moment de leur vie, le moment présent ? Débarrassez votre tendresse de ce qu'elle a d'égoïste, ne vous comptez plus pour rien, attachez votre sollicitude à tout leur être, à toute leur vie; aimez leur âme autant que leur corps, aimez leur avenir autant que leur joie du moment et vous verrez votre affection s'épurer en s'agrandissant, et vous verrez l'autorité même sortir de la tendresse; car c'est à elle que s'appelle cette parole de S. Paul : "Celui qui a la charité a tout."

Nous ajouterons à ces sages réflexions un conseil qui s'y rattache. Nous serons toujours les défenseurs de l'autorité paternelle; mais il n'arrive que trop souvent que les parents en font un mauvais usage. Ainsi, lorsqu'ils s'emportent contre leurs enfants, lorsqu'ils leur donnent l'exemple de la colère, lorsqu'ils abusent des corrections corporelles, ils compromettent cette autorité qui ne leur a été donnée par Dieu que pour en faire un usage utile et raisonnable; la douceur doit toujours présider à la discipline, et une juste sévérité contre les fautes, l'emploi des punitions contre les vices n'excluent pas la sagesse et la modération. Non seulement l'emploi de la force est un abus envers un faible, mais l'emploi même de la terreur morale est un mauvais procédé dans l'éducation; si la crainte est le moyen que vous employez pour gouverner l'enfant, vous le rendez inévitablement menteur. C'est tout naturel: vous lui faites peur, il voudra cacher ses fautes; le mensonge sera son refuge. Il faut avec le plus grand soin le préserver de ce danger. Soyez avec lui, même en plaisantant, d'une inaltérable sincérité; la parole du père et de la mère doit être pour l'enfant la vérité même; ces cœurs limpides ont volontiers foi à ceux qu'ils aiment, mais il ne faut pas les avoir jamais trompés. Ne souffrez sous aucun prétexte qu'une atteinte soit portée par l'enfant à la vérité, que jamais non plus l'aveu d'une faute n'entraîne pour lui, je ne dis pas une punition, mais une réprimande sévère; l'aveu ne doit donner lieu qu'à une indulgente quoique sérieuse appréciation de la faute.

HISTOIRE DES CHOSES VULGAIRES QUI
NOUS ENTOURENT.

Des manchons.—Les manchons, tels qu'on les porte de nos jours, étaient déjà connus par les dames du temps de François Ier, en 1520, mais ils ne portaient pas encore ce nom; ils s'appelaient des *contenances*; ensuite on les nomma des *bonnes grâces*, enfin des manchons.

Sous Louis XIV et sous Louis XV, hommes et femmes, tout le monde en portait; les militaires eux-mêmes en avaient d'énormes en peau de tigre ou de loutre.

Des chemises.—Il est probable que la chemise faisait partie, comme de nos jours, de l'habillement de nos ancêtres; mais elle était, comme tout le linge de corps, d'une espèce de serge de laine très fine. L'invention de la toile de lin remonte à plusieurs siècles avant Jésus-Christ. On ignore si dans ces temps éloignés on a fait des chemises de cette étoffe.

La fabrication de la toile de chanvre n'a pris de développement en France que dans le 13^e et le 14^e siècle. Isabeau de Bavière que Charles VI épousa en 1385, était toute orgueilleuse d'avoir deux chemises de toile; et l'histoire cite encore, comme nouveauté au 16^e siècle, deux chemises de toile de chanvre, possédées par Catherine de Médicis, femme de Henri III, et puis régente pendant la minorité de son fils Charles IX.

La vanité qu'inspirait alors aux reines et aux dames de la cour la propriété d'un peu de linge de corps en toile, est descendue de ces classes élevées à nos paysannes, pour la plupart jalouses et fières de la richesse de leur armoire et de leur trousseau.

C'est cette même vanité peut être qui, sous Louis XIV et sous Louis XV, amena l'usage de montrer la chemise en rouleaux bouillonnés entre le pourpoint et le haut-de-chausses.

Depuis la fin du 18^e siècle, la chemise ne demeura plus apparente que sur l'estomac.

Des bas.—Les peuples anciens ne couvraient leurs jambes d'aucun vêtement.

Dans le moyen-âge, les gens un peu aisés les enveloppaient de diverses étoffes. On fit après des bas cousus comme les manches de nos habits. On ne sait qui imagina le tricot à la main, dont on rapporte les premiers essais au commencement du 16^e siècle.

Henri II, en 1559, porte au mariage de Marguerite, sa sœur, les premiers bas de soie tricotés à la main que l'on eut encore vus en France.

L'invention du métier à bas est attribuée à un serrurier à la Basse-Normandie, qui vivait sous Louis XIV. Une paire de bas, fabriquée par les moyens mécaniques qu'il avait inventés, fut présentée au monarque par le ministre Colbert.

Les bonnetiers de Paris, effrayés de cette découverte, corrompirent, dit-on, un valet de chambre, qui, avant de présenter les bas au roi, en coupa plusieurs mailles avec des ciseaux. Les bas se déchirèrent la première fois que le monarque les mit; et l'inventeur, privé de la récompense qu'il avait si bien méritée, passa en Angleterre, où il organisa la première fabrique de bas au métier.

En 1606, un autre Français, Jean Hindrel, rapporta le métier à bas d'Angleterre en France. La première manufacture fut établie dans le château de Madrid, au Bois de Boulogne, près de Paris.

En France, le métier à bas a été perfectionné vers 1808, par Weuacemen, sergent-fourrier au 52^e régiment de ligne.

SAUJOLET.

PENSÉES ET MAXIMES.

On ne paye les dettes de cœur que lorsque l'honneur y est engagé.

L'amitié en veut à l'amour comme le pauvre en veut au riche.

Quand on a perdu l'être aimé, on ne tient plus à sa propre vie; on ne s'aime plus soi-même qu'en souvenir de lui, en respect de ce qu'il aimait.

Respectons nos affections brisées comme nous respectons nos morts.

Si une femme distingue un homme, il se met aussitôt à penser du bien de lui-même et du mal d'elle.

On s'accoutume à tout ce qu'on a; jamais à ce qu'on n'a plus.

Ce sont toujours les yeux qui les premiers parlent d'amour.

On n'oublie jamais ceux qu'on aime; le cœur n'a pas de distractions.

L'avare se prive de tout, de peur d'être un jour privé de quelque chose.

On ne peut rien recommencer, on ne peut rien effacer; la vie passe implacable.

Il est bien plus impossible de faire volontairement du mal à ceux qu'on aime, que du bien à ceux qu'on hait.

Un coup d'épingle est une blessure s'il touche à une ancienne blessure.

Un enlèvement fait d'ordinaire après quelques semaines un voleur et deux volés.

L'amour est toujours suivi de son ombre: la jalousie.

La mode, à Paris, est de plus en plus, pour les hommes, de faire le moins possible étalage de bijoux. Les gros boutons plats en or, sont abandonnés. C'est la vulgaire perle blanche qui est admis comme bouton, même pour la tenue de soirée.

LES BOUCLES D'OREILLES.

Si, depuis les temps les plus reculés, et dans tous les pays du monde, disent les partisans convaincus de ces bijoux, on a toujours vu des boucles appendues aux oreilles des femmes, c'est assurément par suite d'un certain besoin inné, contre lequel on ne doit pas s'élever. Il faut donc admettre—l'usage *faisant la loi*—cet élégant bijou, ornement tout naturel de l'oreille d'une femme.

Les arguments en faveur de cette parure sont bien pauvres, n'est-ce pas ?

Voyons, maintenant, si ceux qui sont contre ont plus de valeur.

Avez-vous, madame, une oreille bien faite, ou, au contraire, laide ou mal ourlée ? Eh bien ! dans l'un ou l'autre cas, les boucles d'oreilles vous sont inutiles.

Il n'y a rien de plus joli qu'une oreille bien faite; celle-ci est loin d'être alors une beauté banale. Or, croyez-vous la rendre plus jolie en y suspendant des bijoux ? Si vous le croyez, vous êtes dans l'erreur, puisque, huit fois sur dix, les boucles déchirent le lobule, et l'oreille se trouve ainsi enlaidie.

—Bon ! nous dites-vous, nous l'admettons pour les femmes qui ont une oreille bien faite. Nous comprenons à merveille qu'elles ne mettent pas de bijoux. Tout le monde sait que la Vérité est plus belle sans voile qu'avec un voile. Mais les femmes qui n'ont pas les oreilles jolies, qui les ont laides,

si vous voulez, pourquoi ne mettaient-elles pas de beaux brillants ?

—Mais parce qu'en agissant ainsi, elles attachent à leurs oreilles une lanterne qui éclaire cette laideur qu'elles tiennent tant à cacher. Le bijou attire, en effet, les regards, et l'on voit les défauts qu'on a tant intérêt à dissimuler.

Mais ce n'est pas là le seul inconvénient des boucles d'oreilles; nous avons, comme médecin et hygiéniste, bien d'autres choses à lui reprocher.

D'abord, il faut trouver les oreilles; ce n'est pas là une grande opération, mais c'est une opération tout de même, et elle peut avoir quelquefois des conséquences assez sérieuses: éruptions, boutons divers, ulcérations, crevasses, cicatrices consécutives, etc. Du reste, les oreilles sont généralement endommagées chez les personnes faibles, lymphatiques, scrofuleuses, celles chez qui la plus légère écorchure dégénère aussitôt en plaie.

Les femmes sujettes aux érysipèles voient souvent cette maladie apparaître à la suite de l'irritation déterminée par l'anneau.

Les boutons ont aussi leurs inconvénients. Il y a quelques années, un médecin soignait une jeune fille chez laquelle une inflammation s'était déclarée autour des boucles d'oreilles; les tissus s'étaient gonflés, et le brillant d'un côté, l'écron de l'autre, avaient disparu depuis quatre ou cinq jours au milieu des tissus du lobule. Il fallut faire une bonne incision au bistouri pour pouvoir tout extraire. La jeune fille guérit, mais il est utile de retenir qu'il peut, dans certains cas, survenir des accidents assez graves.

Que devons-nous conclure de tout cela? C'est que les raisons contre l'emportent de beaucoup sur les raisons pour; que, par conséquent, nous donnons le conseil aux mères de ne pas faire percer les oreilles de leurs filles.

Maintenant, comme nous avons promis de contenter tout le monde, et comme nous le pouvons aisément, nous ajouterons: Si la coquetterie l'emporte sur la prudence; si, surtout, le tempérament est bon, est sain; comme, après tout, les accidents ne deviennent généralement sérieux et graves que lorsque les pendants-d'oreilles sont beaucoup trop lourds, eh bien! faites percer vos oreilles, mais n'y attachez que des boucles excessivement légères, car plus elles seront légères, meilleures elles seront.

Dr H. VIGOUREUX.

LA POMME DE L'ARBRE DE VIE

LÉGENDE ORIENTALE.

[SUITE ET FIN.]

La Sulamite remit la pomme au prince Azarias, lui dit adieu et retourna au palais.

Azarias, resté seul et penché sur son balcon, avant de mordre sur le fruit merveilleux, fit aussi ses réflexions:

“C'est bien, dit-il; la voilà partie... Je respire... L'impudente! De pareilles visites peuvent coûter cher: plus les rois deviennent vieux, plus ils sont jaloux. L'amour des princesses est un amour plein de dangers.”

En ce moment, Azarias entendit des chants joyeux, et bientôt sous son balcon une troupe rieuse vint à passer,—une troupe de jeunes fous qui célébraient les joies profanes, et de femmes qui invitaient la jeunesse à les suivre.

“La vie est courte, chantaient ces filles, mais c'est pour cela qu'elle est si douce. Qui voudrait de la rose si la rose fleurissait éternellement?”

—La vie est courte, et c'est pour cela qu'il faut jouir de l'instant présent? car, dans sa brièveté

même, la vie a ses incertitudes, et le lendemain ne tient pas toujours les promesses de la veille.

—La vie est courte, mais qui voudrait d'un long avenir, s'il prévoyait tout ce que l'avenir lui réserve de déceptions amères et de périls inévitables?

—La vie est courte, oui, et c'est pour cela qu'elle est si douce. Qui voudrait de la rose si la rose fleurissait éternellement?

—La vie est courte pour les mortels comme pour la rose: n'attendez donc pas que la rose soit flétrie pour la cueillir.

—Ce chant répond à ma pensée indécise et inquiète, se dit Azarias. Je dois me défier de cette pomme, sur laquelle j'allais peut-être mordre, comme je dois me défier d'un amour plein de dangers dans le présent et de déceptions dans l'avenir.—Éterniser la vie! mais quelle vie? Dès demain peut-être la jalousie du roi peut me disgracier, me proscrire, m'exiler, me dépouiller de mes honneurs et de mes richesses. L'amour seul ne suffit pas au bonheur, et l'amour n'existe pas longtemps sans la sécurité. C'est sauver la Sulamite de la colère de Salomon que de lui être infidèle pour donner un démenti aux soupçons qui nous ont peut-être accusés déjà.—Filles légères, vous avez raison: la vie serait moins douce si on ne la savait si courte. L'insensé seul peut espérer que le lendemain ressemblera à la veille. Je veux offrir cette pomme à qui croit à l'éternité du plaisir.”

Le prince Azarias mit la pomme sous son manteau et se rendit à la demeure de Nitocris, la courtisane égyptienne.

“Quoi! c'est toi, prince Azarias, lui dit Nitocris? Est-ce donc une rumeur mensongère qui attribue ta précoce sagesse à une conquête ambitieuse?”

Azarias frissonna en pensant qu'il était peut-être trop tard pour détourner les soupçons du roi et démentir les propos indiscrets.

L'Égyptienne sourit en le voyant rester interdit devant elle.

“Mais non, reprit-elle, je me trompe; tu es trop timide avec moi pour avoir osé aspirer à celles dont le cœur appartient au monarque. Auraient-ils tort aussi, ceux qui expliquent la sagesse par l'avarice? Je suis curieuse de savoir quel prix tu mets aux bonnes grâces de Nitocris. Quel présent m'apportes-tu?”

—Le voici, répondit Azarias.

—Une pomme? tu veux rire... à moins que ce ne soit une de celles qui tentèrent Ève, si curieuse ou si gourmande, dont vos livres font la mère du genre humain.

—Non, ce n'est pas sur l'arbre de la science du bien et du mal que cette pomme a été cueillie, mais sur cet arbre d'Eden, planté par l'Éternel lui-même au milieu du jardin, sur l'arbre de la vie,—le pommier dont les fruits ont la vertu de préserver de la mort.”

L'Égyptienne prit la pomme des mains d'Azarias, regardant tour à tour le prince et son présent avec un sourire d'incrédulité railleuse:

“Une éternité de vie en échange d'une heure d'entretien! c'est en effet une générosité de prince. J'accepte ton cadeau, Azarias: mais tu me permettras de ne mordre sur un fruit si précieux que lorsque tu y auras ajouté assez d'or et de diamants pour dissimuler les rides de la longue vieillesse à laquelle je dois prudemment m'attendre. A demain donc, prince.”

Azarias retourna à son palais sans la pomme, un peu confus d'avoir été ainsi congédié.

Cependant Nitocris, restée seule et examinant plus attentivement le présent d'Azarias, reconnut bien que ce n'était pas un fruit ordinaire, elle qui avait dans son enface figuré dans ces fêtes de Memphis où les jeunes filles portent des corbeilles pleines de pommes au temple d'Isis.

“Je pourrais donc, se dit la brune Égyptienne, prolonger à jamais cette vie que les uns supposent être une vie de félicités continuelles, et que les autres ne méprisent pas plus que je ne la méprise moi-même, créature sans sexe, ni épouse ni mère, à qui pèsent si lourdement ces parures dont j'ai l'air d'être si fière.”

Deux larmes tombèrent de ses yeux sur la pomme.

“Ah! dit-elle, je te trouverais plus amer encore que le pain que mes larmes arrosent chaque jour, fruit qui peut éterniser la vie! Éterniser une vie comme la mienne! non, non. Il n'est qu'une vie qui mérite d'être éternisée, une seule, celle du roi: la vie du plus grand, du plus puissant, du plus riche, du plus sage et du plus heureux des monarques. C'est au roi Salomon lui-même que je veux porter cette pomme, pour lui demander en échange quelques-uns de ces honneurs qui glorifièrent jadis dans Israël la courtisane Rahab, de son vivant, et qui glorifient encore aujourd'hui sa mémoire.”

Lorsque le jour eut réveillé la ville, Nitocris se dirigea vers le palais de Salomon avec la pomme cachée, et se frayant un passage à travers la foule des courtisans, alla s'asseoir sur un des bancs de la salle où le monarque rendait chaque matin ses arrêts.

Lorsque le monarque parut, et avant qu'il eût gravi tous les degrés de son trône, l'Égyptienne, fléchissant un genou, s'écria:

“Béni soit le roi mon seigneur! Je ne suis qu'un rang des femmes les plus humiliées, mais la grâce du roi mon seigneur est plus grande encore que mon humiliation; qu'il daigne donc abaisser un de ses puissants regards sur sa servante la plus indigne et prêter attention à ses paroles.”

Tei, tirant la pomme de son sein et se redressant en même temps qu'elle élevait le bras, Nitocris ajouta:

“Seigneur mon roi, cette pomme m'a été apportée cette nuit afin que je fusse exemptée de la mort; mais je me suis dit: Non, non! ce n'est pas ma vie qu'il faut éterniser, c'est la vie du roi, qui est lui-même la vie et la lumière de son peuple,—la vie du roi dont un seul sourire peut honorer sa digne servante, la vie du roi qui peut lui tendre une main secourable et la retirer de son abjection, la vie du roi dont la sagesse est l'oracle des rois et des nations. C'est donc à toi ô mon seigneur, que je viens offrir cette pomme cueillie sur l'arbre d'Eden.”

A cette apostrophe, le roi Salomon, dans un accès d'indignation, déchira ses vêtements:

“Femme, demanda-t-il, d'où te vient cette pomme?”

Et quand il sut toute la vérité, le roi reconnut que le messager qui lui avait apporté ce présent était l'Ange de la Mort,—cet ange céleste dont le Dieu juste a fait le dernier ami de l'homme sur la terre,—l'ange qui a soin de l'âme de l'homme retourne à celui de qui elle émane, et que sa poussière retourne à la poussière.

Le roi Salomon récompensa en roi magnifique la courtisane, pardonna en roi élément à la Sulamite, mit la pomme de l'arbre de vie dans une urne scellée du sceau de l'oubli; et, évoquant deux génies de l'air, il leur commanda d'aller la déposer sur la plus haute des montagnes de la terre, plus haute que le sommet de l'Ararat.

Enfin il inscrivit lui-même cette histoire sur une plaque de jaspe, retrouvée plus tard dans la même cassette où le savant rabbin Enoch découvrit le *Livre de la Sagesse*, la *Légende de Suzanne*, la *Légende de Bel et du Dragon* et autres livres plus ou moins authentiques.

CONTES D'AUTOMNE.

MISS CARLINO.

I

La petite Mion gardait les moutons à l'ombre des châtaigniers très touffus qui mettent une ombre bleue sur l'or vert de la gazonnière. L'air brûlant de midi était frais sous les branches, avec une odeur de terre et de sève. Il y avait des bergeronnettes qui sautelaient en hochant leur longue queue gris-perle derrière les bêtes paissantes, volaient parfois sur la toison, donnaient un coup de bec, s'enfuyaient dans un joli ori, pas trop loin.

Mion, les pieds nus, roses çà et là de piqûres de ronges, habillée d'un jupon de cotonnade rouge et d'une chemise de grosse toile écru, était assise au pied d'un arbre; elle avait sur les genoux un agneau nouveau-né, et, près d'elle, couché dans l'herbe, un chien de berger, fauve, hérissé, qui dormait, la gueule sur ses pattes, avec des grognements sourds, quelquefois, comme s'il eût rêvé du loup. Elle avait neuf ou dix ans. Toute petite, des yeux vagues, un peu gros, qui rient, sous une tignasse brune, dans une face hâlée, des maigreurs qui sortent de la chemise basse et trouée aux coudes, elle regardait d'un air ravi—tout en caressant l'agneau qui bêlait doucement—le sautilllement des oiseaux dans l'herbe, le pêle-mêle des moutons qui vont de touffe en touffe, le va-et-vient sombre et doux des verdure, solennel comme une bénédiction. En regardant, elle riait, avec une joie paisible qui ne demande rien de plus. Du bout de l'orteil, elle taquinait par instant le chien endormi auprès d'elle, lui chatouillant le nez, lui rebroussant l'oreille; le chien secouait la tête, se levait un peu sur les pattes de devant, bâillait, se recouchait, et, longtemps, avant de se rendormir, léchait le pied nu de Mion. Elle riait, toujours extasiée.

Comme elle n'avait rien appris des choses de la vie dans ce pays éloigné des chemins de fer et des villes, Mion se trouvait très heureuse, et n'avait jamais imaginé qu'il existât d'autres plaisirs que de jouer avec les agnelles et de voir voler les oiseaux. Soupçonnait-elle qu'il y a des poupées, des cerceaux, des jeux de grâces, de raquettes; point du tout; et ne sachant pas lire,—qui donc eût perdu le temps à la rendre savante?—elle n'avait aucun de ces rêves que laisse dans les jeunes esprits les Belles aux cheveux d'or et des Cendrillons protégées par les fées. Il y avait, entre ses agneaux et elle, cette différence qu'elle parlait et qu'ils bêlaient. Différence à peine sensible! car, à force de s'entretenir avec eux, elle avait fini par avoir dans ses paroles, qui s'ordonnaient rarement en phrases, je ne sais quelle plainte traînante,—comme un prolongement étiré de son, presque animal, très doux. Le seul chagrin qu'elle connût, c'était de rentrer, le soir, à la ferme où son oncle et sa tante étaient domestiques; là il lui fallait s'asseoir à une table, causer avec des personnes; mais, après souper, elle se gardait bien de monter dans le grenier où elle avait une espèce de grabat; furtivement, elle gagnait l'étable, et, sans se déshabiller, elle se couchait sur la paille, parmi le sommeil des bêtes, ayant pour oreiller quelque mouton complaisant, la tignasse dans la toison.

Ce jour-là, comme tous les autres, fut charmant; sans autre aventure que de courir après quelque brebis affolée par une piqûre de mouche et de partager avec le chien le pain noir trempé dans du lait. Puis, l'ombre monta peu à peu, noircissant les troncs d'arbre, s'élevant dans les branches comme une huée obscure; et le troupeau, par le chemin étroit, entre les épines retombantes des haies, redescendit dans le val, dans un brouhaha de blancheurs bondissantes; Mion sautait

aussi, de pierre en pierre, courbée un peu, s'aidant d'un bâton court; et c'était comme un agneau de plus qui rentrait à l'étable.

Dès qu'elle eut mis le pied dans la cuisine de la ferme :

—Voilà la petite! dit la tante à un homme qui était assis près de la porte avec un air d'attendre.

L'homme, un chapeau rond sur l'oreille, de grosses aux doigts, une grosse chaîne au gilet, se dressa, s'approcha de Mion, la prit par la ceinture du jupon rouge, l'éleva jusqu'aux poutres du plafond, la lâcha, la rattrappa de l'autre main, non point par la taille, mais par le pied, la fit virer deux ou trois fois, le corps étant la corde et la tête la fronde, la laissa retomber enfin, debout, sur les carreaux, et, pendant qu'elle s'enfuyait dans un coin avec un cri d'épouvante, dit à la tante, d'une forte voix :

—Convenu. C'est jeune, c'est maigre, c'est souple! Ainsi, signons le papier. Trois cents francs pour deux ans. Il n'y a plus à se dédire. Je l'emène. Voilà une petite qui ne se doute pas de la chance qu'elle a!

Mion le regardait, stupéfaite, la bouche grande ouverte! Quand on lui eut expliqué que l'homme allait l'emmener pour faire d'elle une danseuse de corde, comme il y en a dans les foires, une saltimbanque enfin, elle se prit à sangloter et à verser de grosses larmes. Quitter son troupeau? jamais! Ne plus aller s'asseoir à côté du chien, l'agneau sur les genoux, dans l'ombre des châtaigniers, est-ce que c'était possible? "Non! non! je ne veux pas!" Et le lendemain, à l'aube, quand ce fut le moment du départ, il fallut l'emporter de l'étable, criant, se démenant, tendant ses petits bras maigres, avec une longue plainte, déchirée, bêlante, vers la porte entrouverte où les moutons se pressaient en tumulte et bêlaient aussi de la voir s'en aller!

II

Miss Carlino fut, en très peu de temps, une acrobate célèbre. Si jeune, si frêle, elle égalait en témérité et en adresse les plus extraordinaires gymnastes. Danser sur la corde raide, sans balancer la petite Mion pensait toujours à ses moutons sur la gazonnière, au chien fauve et hérissé dont elle taquinait le sommeil grognon sous l'ombre des châtaigniers. Même la splendeur des costumes de soie et de clinquants lumineux ne l'avait pas éblouie; elle se revoyait, en pensée, les pieds nus, habillée d'un jupon de cotonnade rouge, d'une chemise de grosse toile écru; et, sans savoir qu'elle imitait le père de la légende, elle conservait dans la grande malle, sous ses habits de cirque, les loques de jadis, toujours chères, qui n'avaient pas perdu l'odeur des toisons caressées. Dans l'envollement audacieux d'un trapèze à l'autre,—pendant cette minute crier, c'était un exercice médiocre auquel elle eut bien vite renoncé. Comme Léonard, Léona Dare, elle se suspendait aux incertains trapèzes, les lâchait, les ressaisissait; on la mettait, toute mignonne, dans la gueule d'un canon, et, dans le bruit formidable, dans une explosion d'éclairs et de fumée, elle s'élançait à travers l'air, les bras pareils à des ailes ouvertes,—un boulet qui serait un oiseau.—C'était, partout, à Londres, à Paris, à Vienne, dans les cirques, dans les hippodromes, des exclamations enthousiastes, avec des cris de peur, quand miss Carlino planait sur toutes les têtes, sans filet, éblouissante de paillettes d'argent, parmi l'apothéose du gaz et de la lumière électrique. La gloire! toute la gloire, elle la connut! N'importe, dangereuse où la moindre distraction peut-être, sinon la mort, du moins quelque membre rompu—il lui arrivait de songer aux bondissements des bêtes blanches le long de la route descendante, et elle se disait que l'agneau devait avoir bien grandi depuis qu'elle était partie!

Rentrée dans la coulisse ou dans l'écurie après les trois rappels, on la voyait qui se mettait à pleurer, la tête entre les mains, gâtant de larmes son bel habit de baladine. Une seule espérance la soutenait dans son chagrin. Deux ans, c'est long, mais, enfin, ce n'est pas toute la vie. Le contrat qui la liait au directeur de la troupe stipulait un engagement de deux années. Elle serait libre, plus tard! Avec quelle impatience elle attendait l'heure de la délivrance. Bien des mois se passèrent. Voyages, dangers, triomphes. Elle comptait les semaines, les jours! Comme le temps lui semblait long! Cependant, elle ne pleurait plus. Elle était presque gaie. C'était qu'à son compte le moment approchait où elle pourrait s'en retourner là-bas, près de ses bêtes. Tout arrive, même le bonheur. "Monsieur, dit-elle un soir,—au moment de commencer ses exercices,—c'est demain, n'est-ce pas, que je pourrai revenir chez nous?" Mais l'homme eut un grand éclat de rire. "Plus souvent! dit-il. J'ai renouvelé le contrat avec tes parents, et tu m'appartiens pour cinq ans encore."

Ce fut un coup terrible. Il lui sembla que quelque chose se cassait dans son cœur et qu'elle allait mourir. On la poussa dans le cirque. Il fallait qu'elle travaillât. Machinalement,—comme dans une ivresse où l'on ne sait plus ce que l'on fait,—elle prit la corde, se hissa. C'était possible! cinq ans encore! cinq ans! Elle s'assit sur la trapèze, se balança, songeant, dans un trouble éperdu. Tant d'années! autant dire toujours! elle ne reverrait jamais ses moutons sous les arbres. Le chien, quand elle reviendrait, serait mort. Elle lâcha l'une des trapèzes, empoigna l'autre, dans un bruit furieux d'applaudissements. Oh! ces braves, comme elle les maudissait. Si elle n'était pas souple et hardie, comme on la laisserait partir. Les gens maladroits sont bien heureux; les gens estropiés sont bien plus heureux encore; on ne les garde pas de force, pour leur faire faire des tours. Le moment était venu où on la mettait dans la gueule. Elle se glissa tout au fond. La musique se tut, comme il est de coutume pour le dernier ou le plus dangereux des exercices. Dans ce silence, elle rêvait encore. Ah! oui, être estropiée,—boiteuse ou une jambe cassée,—c'est ça qui serait une chance. La détonation éclata. Lancée avec force, miss Carlino fendit l'air lumineux. "Estropiée, estropiée," se disait-elle. Le trapèze était là, devant elle, remué, à portée de la main. Elle ne le saisit pas et tomba sur le rebord d'un gradin, parmi le recul des spectateurs épouvantés qui criaient!

III

Il y a quelques mois, le sac sur le dos, un voyageur, peut-être un peintre, peut-être un poète, après avoir marché tout le matin dans un pays désert, très loin des chemins de fer et des villes, arriva sur un plateau gazonneux où une petite fille gardait les moutons à l'ombre des châtaigniers. Elle était assise au pied d'un arbre, ayant à côté d'elle un chien de berger, hérissé et fauve, qui dormait dans l'herbe, la gueule sur les pattes. Elle riait, l'air content, en regardant ses bêtes. Le passant la considéra, longtemps. Elle était charmante à voir ainsi, toute heureuse. Il y eut, brusquement, une émeute joyeuse parmi les moutons et les agneaux; des bêlements qui avaient l'air de rire. La petite bergère, alors, se leva, courut vers les animaux en gaieté et se mit à sauter avec eux, comme eux, dans une folie d'amusement. Et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle avait sous l'un de ses bras une petite béquille qui ne la gênait pas du tout.

CATULLE MENDES.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 10.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XVI

Et Marsa frissonnait, se disant, que peut-être, ce jour doux et rose se levait pour éclairer un cadavre.

Elle s'arrêta brusquement, voyant venir à elle le jardinier, très pâle.

—Ah! mademoiselle, si vous saviez! Cette nuit les chiens ont aboyé... Mais ils crient tant d'habitude après la lune ou les ombres, qu'on ne s'est pas même levé pour savoir ce qu'il y avait. Eh bien!...

—Eh bien! dit Marsa, affreusement émue.

—Eh bien! il y a eu un voleur cette nuit, ou plusieurs, car ce pauvre Ortog est à moitié étranglé. Mais les coquins ne doivent pas être blancs et n'en ont pas mené large. Celui qui s'est avancé par la petite allée jusqu'au pavillon a été un petit peu croqué, en douceur... On pourrait suivre sa trace à des gouttes de sang, dans le parc... Ça va très loin...

—Alors, demanda Marsa vivement, il s'est échappé?... Il n'est pas mort?

—Non, certainement. Il s'est sauvé.

—Ah! tant mieux! s'écria la Tzigane dans un grand élan de terreur envolée.

—Mademoiselle est trop bonne, dit le jardinier. Du moment qu'on entre comme ça chez les autres, on s'expose à être descendu tout net comme un lapereau ou à passer à l'état de bifteck pour les chiens. C'est égal, pour avoir fait tirer comme ça la langue à Ortog, il fallait une jolie poigne. Pauvre bête, va!—Sans compter que Duna a les dents cassées.—Mais le gremlin a son compte aussi car il en a laissé, allez, de bonnes flaques de sang sur le sable!

—Du sang!

—Le plus curieux, c'est que la petite porte du parc, dont personne n'a la clef, était ouverte en dedans. C'est par là qu'on est entré et qu'on est sorti. Si cette canaille de Saboureau, mon aide, vous savez bien, que le général Vogotzine a si bien congédié, et qui avait la clef autrefois, n'était pas mort, je dirais que c'est lui!

—Il ne faut accuser personne, dit Marsa.

Le jardinier revint aux environs du pavillon et regardant les traces rouges que le sable avait bues et que pompait le soleil levant dans le doux ciel rose:

—Toujours est-il, dit l'homme, que ça ne s'est pas fait tout seul, ça! Je vais avertir le commissaire!

La dernière nuit de la fiancée dans sa chambre de jeune fille! Le dernier regard à ce lit de vierge où elle ne reposera plus, à ces rideaux blancs qui faisaient comme un voile à son sommeil! Le dernier coup d'œil ému et presque tremblant aux cheveux qui se dénouent, à l'épaule qui frissonne, à cet être vivant qui est elle-même et qui sera demain à un autre! Les terreurs ignorantes, les craintes pleines de désirs, l'angoisse douce au seuil de cet état inconnu, le mariage, qui sera la vie et le devoir bientôt, —les larmes de regret mêlées aux larmes de joie, tout ce qui fait tressaillir d'espoir peureux la jeune fille qui sera bientôt une femme, Marsa, toute seule dans sa chambre, où, sur un divan était jetée sa robe blanche, se disait que celles-là sont heureuses et enviées, qui ressentent ces battements de cœur, meilleurs que des ivresses.

Elle qui se sentait dans l'âme, dans cette âme farouche, si apaisable pour le mal, tous les appétits de fières vertus, elle qui rêvait des héroïsmes et des

loyautés. Puisqu'elle avait rencontré cet homme, supérieur à tous les autres, puisqu'il l'aimait et qu'elle l'aimait, elle lui prendrait une heure de sa vie, quitte à la payer, cette heure bénie, de la sienne propre.

Andras la maudirait peut-être, mais elle aurait vécu, du moins de l'amour rêvé un héros.

—Son idole ou sa femme, peu importerait, songeait-elle. Sa chose, son esclave, voilà ce que je veux être.

Elle n'eût point redouté de se perdre à jamais aux yeux d'Andras par un aveu, qu'elle lui eût dit hardiment:

—Ce n'est pas votre titre que j'aime. Vous m'aimez, ne m'épousez pas. Prenez-moi et aimons-nous.

Mais s'il l'eût prise et s'il eût fui? Non encore une fois, mieux valait donner sa vie et prendre cet amour que lui offrait le sort en échange de sa propre vie.

Et avec une expression d'ineffable ivresse elle revoyait une vision passée:—elle revivait souvenir, elle retrouvait l'impression poignante, un jour ressentie, lorsqu'elle avait rencontré, sur le chemin qui conduit de Maisons-Lafitte à Saint-Germain, des Bohémiens errants, deux hommes et une femme, le teint cuivré, avec ces yeux d'Orientaux où brûlait, comme un charbon, l'ardente mélancolie de sa race. La femme, une sorte d'épieu à la main, conduisait de petits chevaux aux crinières longues, pareils à ceux qui galopent dans les plaines hongroises. Sur ces chevaux, posés comme des colis et vêtus de hardes, des enfants, tout petits, trois ou quatre, Marsa ne savait plus, étaient jetés là et ballotés à travers la poussière de la route.

La femme, grande, brune et fanée, une sorte de peigne sur la tête, tendait la main vers la voiture de Marsa avec un geste courbé et un large rire muet, le rire suppliant de ceux qui mendient. Un grand jeune gars, crépu, coiffé d'un fer rouge, son frère,—car cette femme était vieille ou peut-être l'était-elle moins qu'elle ne semblait: la misère ride,—marchait à ses côtés, derrière les trois ou quatre petits chevaux maigres. Au bas de la route, un autre homme attendait las, courbé, assis au rebord du chemin, vers la montée de Carrières près d'une blanchisserie dont les ouvrières le regardaient avec effroi, parce qu'au bout d'une corde, le Bohémien tenait un petit ours gris allongé dans le ruisseau son musau pointu cerclé de cuir. En passant près d'eux, Marsa Laszlo s'était mise à dire, involontairement dans la langue de sa mère: *Be szomorú!* "Comme c'est triste!" L'homme alors avait relevé la tête et, sous sa calotte turque, un éclair de joie s'était allumé dans sa face jaune, tandis qu'à travers ses moustaches on voyait ses dents que découvrait un rictus où il semblait à Marsa—qui sait? elle se trompait peut-être—voir sourire l'amour du pays abandonné... Eh! bien, maintenant, elle ne savait pourquoi, la vision de ces pauvres êtres allant par les sentiers lui revenait, et elle se disait que ses humbles aïeux ignorés, perdus, comme ces malheureux, dans la poussière et la boue des chemins, eussent été bien étonnés si on leur eût dit qu'un jour une fille née de leur sang épouserait un Zilah, un des chefs de cette Hongrie dont ils étaient, les pauvres gens, les chantres obscurs et inconnus!...

Ah! quelle joie! Quelle fièvre! Quel songe impossible, et réalisé cependant!

Il n'y avait pas, du moins, entre elle et Zilah la mort d'un homme, Michel Menko, après avoir failli succomber, guérissait de ses blessures. Elle savait par la baronne Dinati, qui attribuait, disait-elle, la maladie de Michel à quelque coup d'épée secrètement reçu pour quelque femme. C'était le bruit qui courrait Paris. Le jeune comte, en effet, avait condamné sa porte et n'admettait personne à son chevet. Quelle femme pourrait-ce bien être?

Et la petite baronne cherchait.

Marsa pensait encore en frissonnant à l'horrible

nuit où les chiens hurlaient; mais, à dire vrai, elle n'avait point de remords. Elle s'était défendue. L'enquête commencée par la police et la gendarmerie n'avait pas amené un résultat plus décisif que les points d'interrogation de la baronne Dinati. Dans le pays, on était persuadé que la maison russe avait été attaquée par quelques rôdeurs dont on signalait la présence en Seine-et-Oise, dévalisant les demeures vides et battant la campagne en quête de hasards. On avait même arrêté un vieux vagabond qu'on accusait d'avoir aidé à faire le coup chez le général Vogotzine. Le vieux répondait: "Je ne connais même pas la maison." Mais ce Menko n'était-il pas plus coupable cent fois qu'un voleur? C'était pis que l'argent d'un coffre qu'il avait osé venir chercher: c'était l'amour d'une femme dont il avait déjà broyé le cœur. Et fort de sa trahison passée, il prétendait imposer à une malheureuse, déjà trop punie de l'avoir aimé, la honte nouvelle de son amour! Contre qui attaquait ainsi, toutes les armes étaient bonnes, fût-ce la dent d'Ortog. Garde-toi, je me garde. Les chiens de la Tzigane avaient su la défendre. C'était bien cela ce qu'elle attendait de ses compagnons.

Michel Menko fût mort que Marsa eût dit, avec le fatalisme d'Orient: "Il l'a voulu!" Elle était reconnaissante pour tant à la destinée d'avoir châtié le misérable en le laissant vivre.

Et puis elle l'oubliait, encore une fois, ou elle ne pensait plus à lui que pour le maudire de l'avoir trompée, de lui avoir arraché ces joies profondes et douces, ces joies tendres de la jeune fille qui ignore et qui se dit, songeant à celui qu'elle a choisi, au maître, à l'époux, au bien-aimé, dans le demi-sommeil souriant, la tête sur l'oreiller qui la soutient pour la dernière fois: "Je serai à lui demain!"

Ah! le frisson exquis de la fiancée qui tremble, les candeurs et les étonnements de la vierge, le charme béni des terreurs qui ne savent rien et qui redoutent tout, en appelant l'heure d'amour!

Oui, Marsa maintenant maudissait plus encore ce Menko et le méprisait plus profondément, car il avait par avance empoisonné pour elle toute joie, et il la condamnait, comme aujourd'hui, à un silence aussi coupable qu'un mensonge ou à un aveu aussi cruel qu'un suicide.

XVII

Marsa marchait comme dans une atmosphère d'illusion et de chimère. Ce qui se passait autour d'elle ne semblait même pas exister. On l'habillait, on lui mettait sur ses chevaux noirs le voile blanc des vierges; elle fermait les yeux à demi et elle murmurait:

—Le beau rêve!

Rêve, et pourtant, par un prestige singulier, réalité consolante comme une clarté d'aurore après un cauchemar lugubre. Ce qui était faux, mensonger, impossible—une vision de malade, une fantasmagorie née de la fièvre—c'était Michel Menko, c'était les années enfuies, les baisers d'autrefois, les menaces d'hier, les aboiements de ces chiens acharnés après cette ombre qui n'existait pas.

Le général Vogotzine, en bel uniforme, sanglé, étouffant dans sa veste serrée, avec sa large casquette à petite cocarde sur le front, et la rangée de ses croix sur la poitrine, croix militaire de Saint-Georges, à ruban rouge et noire, croix de Sainte-Anne, à ruban rouge, toutes les croix possibles, se présenta le premier à la porte de sa nièce, son sabre traînant sur le palier.

—Qui est là? dit Marsa.

—Moi, Vogotzine.

Il entra, Marsa lui ayant crié que la porte n'était point condamnée.

Le soldat tourna tout autour de la jeune fille, en caressant sa moustache d'un blanc jaune, comme s'il eût passé une inspection.

En attendant l'arrivée de Zilah, pour le mariage,

l'avenue s'emplissait déjà de monde. On parlait un peu partout de ce mariage à Maisons-Lafitte, dans la Colombie de la fashion qui habite le parc et dans le village, formant la partie démocratique du pays.

Il se fit, au dehors, à travers les branches, derrière les maronniers qui cachaient l'avenue un brouhaha soudain qu'un roulement de voitures et de gais claquements de fouets avaient précédé comme une fanfare.

Ah ! s'écria le général, c'est Zilah !...

Yansky Varhély et un Italien des amis du comte, Angelo Valla, ancien ministre de la République de Venise au temps de Manin, petit homme coquet, propre, souriant, accompagnaient le prince.

Il franchit les marches du perron, et Vogotzine, après lui avoir serré la main, lui demanda pourquoi diable, il n'avait pas mis son costume national de Magyar, ce veston collant à brandenbourgs que les Hongrois portent avec une si coquette désinvolture.

—Regardez-moi ! Mon cher prince, je suis sous les armes.

Andras avait hâte de voir Marsa. Il sourit poliment à la question du général et lui demanda où était sa nièce.

—Elle passe son uniforme, dit Vogotzine avec un gros rire qui, sur son ventre, faisait danser son ceinturon et la poignée de son sabre.

La plupart des invités devaient tout droit se rendre à l'église de Maisons. Les intimes seuls arrivaient, la baronne Dinati avant tous, suivie de Paul Jacquemin qui prenait éternellement des notes, chez Marsa, complimentant à la fois Andras et le général, lequel s'inquiétait surtout de retenir le plus de monde possible au lunch, après la cérémonie, Vogotzine tenait à se monter sans doute dans tout le rayonnement de son majestueux appétit.

Très jolie dans sa robe de damas rose à paniers Louis XVI, un chapeau Rembrandt autour duquel serpentait une plume énorme, — Jacquemin, demeuré en bas, avait déjà pris toutes les indications sur son canot, — la petite baronne était entrée comme un coup de vent chez Marsa, embrassant la jeune fille et s'exaltant sur sa beauté :

—Ah ! que vous êtes charmante, chère enfant ! Voilà l'idéal de la mariée ! Vous êtes à peindre !... Adorable ! Et que vous avez bon goût de mettre des roses et non des fleurs d'oranger, si banales, bonnes pour de petites bourgeoises de la rue Saint-Denis. Tournez-vous. Vous êtes exquise !

Marsa, plus blanche que ses vêtements, se regardait dans la glace avec un sentiment bizarre, heureuse de se savoir belle, puisqu'elle allait être à lui, et cependant contemplant cette grande figure pâle comme si ce n'eût pas été sa propre image.

Elle avait éprouvé parfois de ces impressions de dédoublement de son être dans ces rêves où il semble qu'on assiste à la vie d'un autre, où l'on est comme le spectateur désintéressé de sa propre existence.

Il lui semblait que ce n'était pas elle qui se mariait ou que, tout à coup, brusquement le réveil allait venir.

—Le prince est là ! lui dit la baronne Dinati.

—Ah ! fit Marsa.

Elle avait tressailli d'une sorte de terreur involontaire comme si ce même nom du prince était à la fois celui d'un époux et celui d'un juge. Mais quand, toute parée, superbe dans ces blancheurs d'étoffe qui l'entouraient comme d'un rayonnement de candeur, le corsage collant à son buste fier, les splendeurs de la jupe que soulevait la femme de chambre traînant derrière elle avec des bruissements qui caressaient, Marsa descendant lentement chaque marche où le bout de son pied se posait, blanc comme une colombe, apparut dans l'encadrement de la porte du petit salon où Andras attendait, elle se sentit enveloppée d'amour, réchauffée

par le beau sourire lumineux du prince, ébloui lui-même par cette vision blanche à qui l'atmosphère légère et gaie, le ciel bleu, le frisson des arbres entrant par la fenêtre ouverte, les clartés faisaient comme un cadre de lumière et de joie.

Il s'avança vers elle avec une effusion ardente, prenant entre ses mains les mains gantées de la jeune fille, et, tout bas, pendant qu'elle baissait ses longs cils sur ses joues pâles :

—Que vous êtes belle, Marsa ! dit-il, en contemplant cette chevelure au noir arrivé par la blancheur des voiles et du visage. Et pour la première fois, le prince lui parlant d'un ton où le respect se fondait en amour, elle tressaillit sous ses simples mots qui étaient l'explosion d'une âme :

—Et que je t'aime !...

Et le prince les disait, ces mots, avec une douce pression et un regard qui glissait au fond du cœur de Marsa.

Puis ils échangeaient de ces mots émus, de ces paroles chères qui, dans leur banalité éternelle, sont comme une musique aux oreilles de ceux qui aiment. On s'était éloigné d'eux pour les laisser tout entiers à cette minute furtive, heureuse et bénie, qui ne se retrouve plus et qui, au seuil de l'inconnu, a comme une joie hésitante et douce, attristée comme un adieu, ivre d'espoir comme un lever du soleil.

Il lui disait quel ardent amour il avait pour elle, et quelle reconnaissance il lui gardait pour avoir consenti, elle avec sa jeunesse et sa beauté, à devenir la femme d'un quasi-exilé, qui gardait encore, malgré ses efforts, quelque chose peut-être de la mélancolie du passé.

Et elle, avec une expression de reconnaissance absolue, un élan de dévouement et d'amour où toute l'énergie, la passion de sa nature et de sa race vibraient, comme trempées de larmes :

—Ne me dites pas que je vous donne ma vie, disait-elle. C'est vous qui d'une fille de la steppe faites une femme honorée glorieuse, trop glorieuse et trop heureuse et se demandant pourquoi tout ce bonheur vient à elle.

Alors rêvant, appuyant involontairement son bras au bras de Zilah, laissant glisser vers lui sa tête brune :

—Il y a un proverbe de chez nous qui dit, vous en souvenez-vous : *La vie, c'est l'orage !* Je me le suis répété bien souvent, avec des tristesses sans fin ! Ah ! si vous saviez !...

Elle secoua brusquement sa tête :

—Maintenant, ce méchant proverbe-là, c'est le refrain de notre vieille chanson qui l'efface : *La vie est un collier de perles !*

Et, Marsa oubliant, perdue au fond de son rêve qui était maintenant une réalité tangible, restait là, ne disant plus rien et regardait, d'en bas, avec ses beaux yeux à présent humides, Andras, qui souriait toujours et lui disait encore et lui répétait dans un murmure :

—Je t'aime !

Tout disparaissait du reste du monde autour de ces deux êtres absorbés dans leur amour, bercés par le grand murmure du vent et baignés de la lumière du ciel.

XVII

La petite baronne alors entra, riant, les appelant, leur disant l'heure et, comme réveillés, Andras et Marsa la suivaient, le coupé pénétrant dans le jardin, devant le perron, et Varhély, Vogotzine, Angelo Valla, Paul Jacquemin et les invités, faisant comme une haie d'honneur aux deux époux.

Andras et la baronne Dinati montèrent aussitôt avec Varhély, dans la voiture du comte, le général Vogotzine prenant place dans le coupé avec Marsa. Puis un roulement joyeux sur la table, des éclairs de roues dans le soleil, un départ rapide et gai, une traversée alerte d'avenues rayées de lu-

mière, avec des feuilles vertes que parfois les fouets des cochers faisaient involontairement pleuvoir, comme pour former une jouchée sur le passage des mariés. A travers ces allées d'ordinaire silencieuses de Maisons, les curieux regardaient, le vieux Vogotzine mettait sans façon, en bon prime, son buste, ses épaulettes, ses croix à la portière, pour faire plaisir aux gens qui aiment les uniformes.

Marsa jeta, en descendant de voiture, un coup d'œil superstitieusement ému à la façade de l'église, humble façade grise comparable à une entrée de grange où s'ouvrait une porte gothique, des fenêtres aux vitraux cassés. Au-dessus, un clocher de plâtre tapissé de lierre, des deux côtés de son toit en pente couvert de tuiles, avec un coq sommaire, pareil à une serpe, sur le sommet. Et elle entre là, presque tremblante, en se répétant encore que cela était bien étrange cette destinée qui réunissait de la sorte, devant un autel de village, une Tzigane et un Magyar.

Elle entra, soulevant autour d'elle de longs murmures charmés, ne voyant rien d'ailleurs, remarquant seulement que l'église était pleine et que des gens qu'elle reconnaissait à peine la saluaient. Puis elle s'agenouillait, aux côtés d'Andras, sur une chaise, de velours à côté de laquelle un cierge, à poignée de velours blanc, brûlait.

La petite église, mystérieusement éclairée, avec son côté droit très sombre, et, au fond, dans une lumière plus claire où le prêtre officiait, semblait comme empli de silence, et Marsa se sentait pénétrée d'une émotion profonde, une sorte de philtre doux glissant en elle avec des caresses infinies.

Elle avait réellement pu l'oublier, elle était vraiment une autre femme ou plutôt une jeune fille, avec les puretés, les ignorances, les douces peurs heureuses de la fiancée qui ne sait rien. Il lui semblait que *l'autrefois* maudit, et qui datait d'hier pourtant, était une vision mauvaise, une de ces hallucinations malades qui s'envolent avec le matin, le réveil et la santé !

Elle regardait, dans l'escadrement lumineux de l'autel, ce prêtre en étoile blanche, ces enfants de chœur en surplis blanc. Toutes ces blancheurs dont elle était comme entourée avaient pour elle des souvenirs de pureté enfantine. Et les broderies d'or étincelaient, le soleil s'arrêtait éclatant, encore empourpré par les plis d'un rideau grenat qu'il traversait sur le drap rouge de la robe des enfants. Des lumières de cierges, d'un autre teinte rouge, plus pâle et presque jaunie, faisaient comme des trous qui brillaient sur le fond blanc. Un christ exsangue, de sa croix, semblait contempler de haut, de ses prunelles mortes, cet homme et cette femme agenouillés devant lui.

C'était, dans l'église, une attente et une émotion solennelles. Par les vitraux aux couleurs sévères, rouges ou violets, encadrant des croix sanglantes, la verdure du dehors apparaissait secouée par le vent, les branches de tilleuls et de brindilles de vigne-vierge du presbytère sautaient par touffes vertes à travers les verrières ouvertes, et ces lueurs d'un profond, d'un noir violet ou d'un carmin presque sinistre, tombaient par flots sur la foule assise dans le bas côté qu'éclairaient les bougies et les cierges brûlant devant une image dorée de la Vierge dans la petite chapelle qui formait le fond.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !

CADIEUX & DEROME,
1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
LIVRES CANADIENS :

- A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSEIGNEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABREGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE

DES DAMES

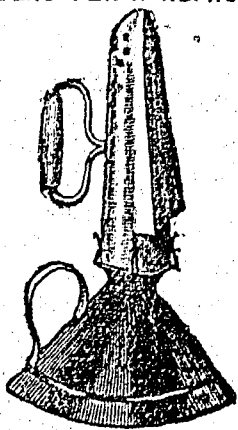
Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.



Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue Ste-Catherine, Montréal.

1er Prix à l'Exposition Provinciale DIE 1884.

Brevet du Capit. CHAGNON.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.

AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
112 RUE ST. FRAS-XAVIER.
Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
BRILLANT.

William Snow

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.

Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecossaises.
COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
JOURNAL ILLUSTRE
Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'Abonnement : \$12 par An.

Frais de poste non compris.

S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Epipette rouge du Docteur Chevallier.
Enregistrée à Ottawa et à Washington.
Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epipette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epipette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.

La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVEGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

LA Poudre Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.
Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

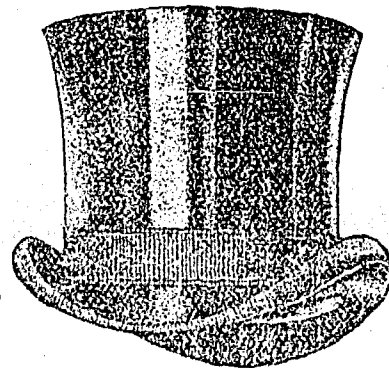
LA PRESCRIPTION du DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



LORGE & CIE

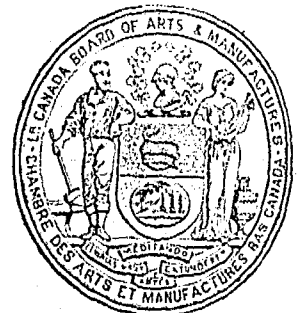
CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
Rue St-Laurent

MONTREAL.



A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

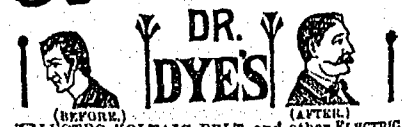
—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYES' ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ADVICE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address: VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.